

LB



775

L42A2

1877



Bibliothèque Nationale du Québec

L'ENFANT

ET

L'EDUCATION

Deo jurante, contra omnes et omnia :



QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET C^{ie}.

1877.



THE

LIBRARY



L'ENFANT

ET

L'EDUCATION

Deo jurante, contra omnes et omnia :

[par Pierre LeRoy]

—
MONTREAL
COMPOSER

QUÉBEC
IMPRIMERIE A. COTÉ ET Cie.

—
1877.

L'ÉZÉANT

L'ÉDUCATION

LB
775
L42A2
1877

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY

PRÉFACE.

Tous les travaux que j'ai composés jusqu'ici, sont des travaux philosophiques qui s'adressent plutôt aux intelligences d'élite qu'à la masse des lecteurs. Ils sont le résultat d'observations nombreuses faites à une époque où je ne savais pas trop où j'allais. Car, par une espèce de fatalité dont j'ai l'explication aujourd'hui, mes qualités elles-mêmes m'ont toujours été funestes.

Il en est résulté une existence assez curieuse pour qu'un prêtre de mes amis m'ait engagé à l'écrire, assez remplie de souffrances pour qu'on s'étonne généralement que je sois encore de ce monde. Et de fait, il m'a fallu une inconcevable énergie pour ne pas mourir, et peut-être eussé-je succombé malgré la force de mon tempérament, si Dieu n'avait multiplié les miracles pour me venir en aide.

Le dernier de ces miracles m'a ouvert les yeux sur la protection spéciale dont j'ai été l'objet et j'en connais la cause. Je puis, en effet, suivre, pas à pas, l'action de la Providence sur ma vie depuis l'âge de quatre ans, c'est-à-dire pendant vingt-sept ans.

Aussi, comme j'attribue toutes mes souffrances à l'éducation et, en particulier, aux idées fausses que l'on m'a données sur Dieu ; que d'autre part, sans doute pour mieux comprendre l'influence des principes sur l'avenir d'un homme, j'ai été placé dans des conditions d'isolement telles que l'histoire de ma vie forme un traité de philosophie, de théologie et de spiritualité pratique propre à éclairer à peu près tout le monde, *même les protestants*, je me propose de l'écrire avec l'intention de montrer qu'on ne sait pas diriger les enfants.

Et s'il faut à un homme des principes pour se conduire dans la vie ; il en faut aussi aux professeurs pour conduire les autres, et je prétends qu'ils n'en ont pas dont ils puissent rendre compte. L'éducation toute entière repose sur des principes faux, et il n'est pas étonnant qu'elle fasse tant de mal. Je n'en fais de crime à personne ; mais ce que je ne saurais admettre, c'est qu'on veuille consacrer, par des lois absolues, un état de choses dont on souffre partout.

Sans doute, la foi doit être une partie intégrante de l'éducation : je ne le conteste pas ; mais, précisément, dans l'ordre de la grâce, si, pendant des années, on enlève la liberté à l'enfant, il n'y a plus de direction possible. Car la grâce suppose la liberté.

Il ne suffit pas, pour être vraiment utile, qu'un enseignement soit donné par des religieux, il faut encore, et surtout, qu'il tienne compte des besoins d'un peuple et des besoins de l'enfance. Si, après dix ans, les enfants n'ont devant eux qu'un avenir incertain, je le dis et je le répète : c'est un danger.

Oui, si les institutions et les lois, comme il arrive dans notre pauvre France, sont contraires à la vie religieuse et à la famille ; si les études, comme cela arrive *partout*, font naître des besoins factices au lieu de donner satisfaction aux besoins légitimes ; si la jeunesse se passe à désirer un idéal *indéterminé*, un bonheur qui, en réalité, n'existe nulle part ; alors il y a dans ces institutions, ces lois, ces études ; il y a dans tout cet état de choses, un danger permanent pour la société.

Il est impossible que des hommes ainsi élevés, c'est-à-dire autrement que la nature le demande, jetés sur le chemin de la vie sans pouvoir arriver à une situation convenable que par des efforts presque héroïques, quelle que soit leur position, si, par hasard, ils font fausse route, et en France c'est fréquent, au Canada, ça le deviendra, il est impossible que ces hommes-là, pour la plupart hommes d'intelligence et d'énergie, ne tournent pas, un jour ou l'autre, contre eux-mêmes ou contre la société

les armes qu'on a imprudemment mises entre leurs mains.

On a beau leur inculquer les meilleurs principes, il faut encore, et dès le premier âge, les mettre dans une position telle qu'ils n'aient pas à hésiter entre le bien et le mal, et que n'ayant aucun intérêt à faire le mal, ils fassent naturellement le bien sans comprendre qu'ils puissent faire autrement. Car, comme dit le proverbe et le proverbe dit vrai : "c'est l'occasion qui fait le larron."

UNE BIOGRAPHIE.

Ce qui donne à ma vie un cachet spécial c'est que, sans le savoir d'abord, j'ai cherché quel rapport existe entre la prescience divine et la liberté humaine et la part de responsabilité qui incombe à chacun de nous dans la grande bataille de la vie. C'est une question importante et qui intéresse tout le monde. Car enfin, tout est là : Serai-je sauvé ou ne le serai-je pas ?

Après y avoir beaucoup réfléchi, je crois pouvoir dire que la plupart des chrétiens ne sont pas des gens raisonnables. Et en effet qu'est-ce donc qu'un homme raisonnable ?

Un homme raisonnable est un homme qui a des principes, des principes justes dont il tire des conséquences et des conséquences justes ; et l'homme qui n'a pas de principes ou qui a des principes faux, ou même qui, ayant des principes justes, n'en tire pas de conséquences ou en tire des conséquences fausses, cet homme-là n'est pas un homme raisonnable.

Or, où sont ceux qui ont des principes justes, ou qui, ayant des principes justes, en tirent des conséquences justes ? En voyez-vous beaucoup ? Je n'en vois guères ou plutôt je n'en vois pas ; et je comprends cette exclamation de l'écrivain sacré quand il s'écrie : *Le nombre des sots est infini !*

Je n'ose pas me ranger dans la catégorie des gens raisonnables (ils sont si rares !) mais j'ai été un garçon logique, autant du moins que l'éducation m'a permis de l'être. Or celui qui est logique arrive à voir s'il est dans le vrai ou dans le faux. Les autres ne le savent pas et ne le sauront pas.

LES SITUATIONS FAUSSES.

Je suis né en 1846. Ma vie ne présente rien de particulier jusqu'à l'âge de douze ans, époque où je reçus la première impression qui ait influé d'une manière sérieuse sur mon avenir. Avant cette époque je ne m'étais jamais occupé de rien ; et cependant il me manquait quelque chose dont les petits enfants ont grand besoin pour que leur cœur puisse se développer à l'aise ; il me manquait les tendresses d'une mère à qui, dans l'occasion, j'aurais pu confier mes peines et mes joies.

En revanche, j'avais une belle-mère qui, sans être méchante, ne m'a pas toujours assez ménagé. Aussi, faute d'épanchement, étais-je plus sensible que d'autres aux impressions religieuses, comme au reste à toutes espèces d'impressions. Je le suis encore. La moindre caresse me rendait heureux, la moindre injustice, le moindre froissement me révoltait déjà.

Avec un tempérament comme ça, dans les conditions où j'étais placé, il n'y avait que la foi qui fût capable de me dompter ; mais il ne fallait pas me donner la foi étroite des jansénistes. Celle-là, loin d'être une force, est la plus grande des faiblesses pour les individus comme pour les peuples. Elle n'empêche pas le mal et elle empêche le bien.

LA QUESTION RELIGIEUSE.

On serait porté à croire qu'il suffit à un homme de faire un cours de théologie dans un séminaire quelconque pour être ensuite en état de diriger les âmes dans la bonne voie : c'est une erreur. Il faut, en plus de cela, le sentiment de sa propre faiblesse, la connaissance du cœur humain, une grande bonne volonté et des efforts personnels sous la conduite d'un maître expérimenté dans les combats de la vie intérieure ; et s'il est vrai, comme le dit Saint-François de Sales, qu'il faille choisir son directeur entre dix mille personnes, c'est, apparemment, qu'il n'y en a pas beaucoup de bons. Là, plus qu'ailleurs, il faut des principes, *une méthode*, et tout le monde n'en a pas. Je l'ai appris à mes dépens. J'ai pour certain que la plus grande partie des chrétiens se perdent, parce qu'on ne les éclaire pas ou qu'on les éclaire mal, parce qu'on ne les dirige pas ou qu'on les dirige mal. *Cæcus enim, si cæco ducatum præstet, in foveam cadat.*

A douze ans donc, j'étais en sixième avec un professeur qui ne manquait pas de talent, mais qui ne comprenait rien à la religion. Je l'ai rencontré depuis, dans le monde, à un âge où j'étais en mesure de juger du vrai et du faux, *même en spiritualité* ; et je comprends le danger pour un enfant, dont le cœur est droit, d'être instruit par un homme comme ça.

Il m'a donné, il est vrai, l'appréciation juste de la vie ; mais par ses observations sur les pénitences des saints, qui souvent ne sont pas admirables du tout, comme on peut s'en convaincre en lisant la vie de Saint-Paphuce, il a fait que, pendant longtemps, j'ai mis la vertu là où elle n'est pas.

RAPPORT DES CHOSES.

Voici la méditation qui a été mon point de départ en spiritualité : elle force à réfléchir quiconque a la foi et même celui qui ne l'a pas. Car, enfin, rien ne prouve le contraire :

Oh ! moment de l'Eternité ! Que vous êtes désirable ! Que vous êtes terrible ! Pensez-y bien !— Mortel, qui as une âme immortelle, étudie, médite, approfondis ce grand mot : Eternité ! Eternité ! que dira de toi l'homme d'un jour, comment le dira-t-il, et qui comprendra ce qu'il pourra dire de toi ?

Oh ! qu'elle est longue ! qu'elle est profonde ! qu'elle est immense et infinie dans ses biens et dans ses maux, cette Reine de tous les siècles, cette interminable et toujours vivante Eternité !

Je compte mille ans, cent mille ans, cent millions de fois mille ans, autant de millions de fois mille ans qu'il y a de feuilles d'arbres dans les forêts, de brins d'herbe dans les prairies, de grains de sable sur les rivages, de gouttes d'eau dans l'océan, d'atômes dans les airs, d'étoiles au firmament, et je n'ai pas encore commencé à dire ce que tu es, ô Eternité !

Un jour viendra que le soleil aura été éteint, le monde aura été consumé, la race humaine aura fini, les vivants et les morts auront été jugés, les siècles se seront amoncelés ; puis il y aura eu des abîmes et des abîmes de durée depuis le jour de la vie passée si vite ; la vie ne paraîtra plus que dans un immense éloignement, comme les étoiles presque imperceptibles que l'œil ne découvre qu'à force de se fixer, comme un songe évanoui.....et ce sera en-

core et ce sera autant que jamais l'Éternité. Car elle durera toujours ; elle ne finira jamais, l'Éternité : O toujours ! O jamais !

Si c'est pour moi l'Éternité dans les cieus, incompréhensible bonheur ! Toujours la vérité et la vertu, la vie et les délices, les bienheureux et les anges. Toujours Dieu à contempler, à aimer, à posséder, à bénir, toujours ! et jamais plus de larmes, ni de mort, ni de douleur, jamais.

Mais si c'était pour moi l'éternité dans les enfers, effroyable malheur ! toujours le péché qui souille, toujours les ténèbres qui pressent, toujours le ver qui ronge, toujours le feu qui brûle, toujours les chaînes qui serrent, toujours les pleurs qui coulent, toujours les dents qui grincent, toujours les réprouvés qui s'irritent et enragent, toujours les démons qui tourmentent, toujours la malédiction de Dieu qui écrase. Et jamais un rayon de jour qui réjouisse, un moment de sommeil qui délasse, une goutte d'eau qui rafraîchisse, une parole d'ami qui console : jamais Dieu !

Mortel ! il y a une éternité et tu n'y penses pas ! tu n'y penses pas et cette éternité est pour toi ; et tu es sur le bord de cette éternité ! Et bientôt de tous ces plaisirs qui t'amuse, de toutes ces affaires qui t'occupent, de toute cette vie qui t'abuse, il n'y aura que l'éternité. L'Éternité et tes œuvres et leurs fruits : alors le plaisir du pécheur aura passé ; mais la peine lui restera ; et la peine du juste aura passé, mais le plaisir lui restera. Donc ou les plaisirs du temps avec les peines de l'éternité, ou les peines du temps avec les plaisirs de l'éternité. Choisis.

RÉSOLUTION ÉNERGIQUE.

J'étais alors un enfant, sans expérience des hommes et de la vie, incapable de comprendre qu'on allait me jeter dans le faux. J'écoutais attentivement cette effrayante méditation que notre professeur lisait en scandant chaque mot pour nous frapper davantage. Mon impression fut terrible, je m'en souviens encore. Ce fut comme un trait de lumière dans mon intelligence et, avec une implacable logique, qui prouve que les enfants raisonnent juste quand il s'agit des questions religieuses; je me dis en moi-même: si c'est comme ça, la vie n'est rien, coûte que coûte, faut que je me sauve. Comment faire pour être sûr de mon coup ?

Toute la soirée (c'était en hiver), je méditai là-dessus; et comme j'avais entendu dire que les martyrs allaient droit au ciel, qu'à cette époque la persécution sévissait en Chine contre les chrétiens, je pris dès lors l'énergique résolution de me rendre un jour dans le céleste empire avec l'intention bien arrêtée de m'y faire casser la tête d'une façon ou d'une autre. Il me semblait qu'il n'y avait pas à hésiter et qu'il était plus avantageux pour moi de souffrir un peu dans ce monde-ci que beaucoup dans l'autre. Le soir, en me couchant, j'annonçais solennellement à mon professeur que je voulais être missionnaire.

LA PRÉDESTINATION.

Il faut savoir ce que c'est que la vie intérieure et même avoir pénétré très-loin dans l'étude de la religion pour comprendre ce qu'il y a de dange-

reux dans le principe que je plaçais ainsi à la base de mon édifice spirituel et qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, a dominé ma vie pendant dix-huit ans.

Et en effet, si ma résolution indiquait une foi très-vive, elle dénotait, d'autre part, un manque absolu de confiance en Dieu et une ignorance complète des lois qui président au salut et à la transformation de l'âme. Tant que j'agissais d'après ce principe, mon salut n'était pas facile.

Et si, ayant été jeté hors de ma voie, je n'avais pas été logique avec moi-même jusqu'à l'absurde, je ne sais pas trop ce qui serait arrivé. La permission du mal est donc de la part de Dieu une preuve de son amour pour nous ; et en certain cas, le péché est la conséquence nécessaire de l'erreur. La preuve en est dans l'Évangile. Notre-Seigneur n'a-t-il pas prédit à Saint-Pierre qu'il tomberait trois fois ? Or Saint-Pierre n'est pas seulement un homme, *c'est un type* : il représente tout un groupe dans l'humanité.

LE TROP EST TROP.

Quand nous prenons une bonne résolution par un autre principe que la confiance en Dieu, le diable, qui est un fin matois et qui nous connaît bien, va immédiatement demander la permission de nous tenter, et, comme il est plus fort que nous, il s'arrange de manière à nous faire échouer.

C'est absolument comme dans le siège d'une ville, avec cette différence qu'il évite généralement de montrer ses cornes, pas toujours cependant. Ah ! c'est un garçon intelligent, faut le reconnaître : il en a donné et il en donne encore des preuves nombreuses.

Ainsi on va jusqu'à prétendre que, lors du grand combat qui s'est livré jadis, dans le ciel entre les anges et les démons, il avait trouvé moyen d'embarrasser Saint-Michel lui-même et que celui-ci, à bout d'arguments et ne sachant trop que répondre, pour se tirer d'affaires, dût en appeler à Dieu.

En un mot, il faut arriver à reconnaître que, par nous-mêmes, nous ne pouvons rien dans l'ordre du salut. Autrement nous sommes exposés à faire de dures expériences. Car Satan a contre nous des moyens puissants dont il se sert avec avantage, comme par exemple de l'affection naturelle que nous portons à nos parents. Aussi est-il écrit : *celui qui aime son père ou sa mère plus que moi, n'est pas digne de moi.* C'est le premier sacrifice qu'il faut faire à Dieu pour obtenir ses faveurs. Quand on hésite, on a lieu de s'en repentir plus tard et les parents aussi. J'en puis servir de preuve.

LA VOLONTÉ DES PARENTS.

Et en effet pendant que je me fixais ainsi un but bien déterminé, mon père m'en fixait un autre sans s'inquiéter de savoir si telle était sur moi la volonté de Dieu, décidé à me faire entrer dans ses vues bon gré mal gré.

A la suite de son second mariage, et sur les instances de ma belle-mère qui voulait se rapprocher de sa famille à elle et peut-être aussi éloigner mon père de la sienne, il était allé s'établir dans un pays où les bourgeois de l'endroit ont tous été enrichis par les biens volés au clergé en 1793. Or mon père est *Vendéen*, et, comme tel, ennemi de la révolution et des révolutionnaires. Il tombait dans un guêpier.

Mon père est un homme d'une grande valeur comme médecin et il connaît sa valeur. Il a été, pendant deux ans, interne des hôpitaux de Nantes et plusieurs fois lauréat de l'école. Or ce ne sont pas, d'ordinaire, les élèves les moins intelligents qui obtiennent les prix.

Comme, de son temps, le titre de docteur ne signifiait pas grand'chose et que d'ailleurs il était trop pauvre alors pour se rendre à Paris, il s'est contenté du grade inférieur. Ses ennemis s'en sont servi pour le décréditer dans l'opinion publique et pour lui opposer un jeune docteur tout frais éclos.

La place étant excellente, mon père a tenu bon ; et comme il avait déjà une certaine fortune, il se trouvait en mesure de lutter. Il a eu raison de son concurrent ; mais, dès ce moment, il se disait sans doute : Ah ! c'est comme ça ! Eh bien ! je veux que mon fils soit docteur et même professeur dans une faculté. C'est un amour-propre qui s'explique facilement ; mais qui m'a coûté cher à moi. Car en France, pour être docteur, il faut d'abord passer deux examens difficiles ; le baccalauréat-ès-lettres et le baccalauréat-ès-sciences. On peut être médecin sans être bachelier, mais non pas docteur. C'est absurde, mais c'est comme ça.

Il fallait donc, avant tout, que j'obtinsse mes deux diplômes. Aussi mon plus grand péché, aux yeux de mon père, a toujours été de ne pas réussir dans les compositions. Il ne me pardonnait pas une mauvaise place, et j'avais beau m'épuiser pour le contenter, jamais je n'en faisais assez.

Passionné pour son art, ne voyant que la médecine, n'aimant que la médecine, il avait si bien amalgamé ses intérêts avec les miens qu'il n'ad-

mettait pas, il ne l'admet pas encore, que je pusse avoir une idée juste en dehors de lui. Pendant dix ans, il a poursuivi le même but avec une ténacité incroyable et il ne me pardonnera jamais d'avoir fait échouer ses plans. Et moi je lui dirai toujours : pourquoi ne m'as-tu pas laissé suivre ma vocation !

LA LIBERTÉ DES ENFANTS.

Les parents ne comprennent guères la responsabilité immense qu'ils assument devant Dieu en s'opposant à l'action de la grâce dans le cœur d'un enfant. Ils jugent de ces choses-là par les maximes du monde qui sont, partout, même dans les pays les plus catholiques, la contradiction des principes de l'Évangile.

Trompés par l'affection et aussi quelquefois par l'égoïsme, ils s'imaginent assez généralement que leurs enfants doivent se soumettre à toutes leurs volontés. Oui, en règle générale. Non, quand il s'agit des questions religieuses. Car un tout jeune enfant peut avoir, à cet égard, des idées plus justes qu'un homme fait ; et, à douze ans, je jugeais plus sainement des choses de la vie que mon père qui en avait quarante.

Dès lors, il était incapable de me conduire ; et en subissant son influence, bien qu'à contre-cœur, je m'exposais à ne faire que des faux pas. Je n'ai jamais cédé entièrement. Aussi la lutte entre mon père et moi a-t-elle été continuelle. Qu'en est-il résulté ? C'est que je ne suis ni missionnaire ni médecin et que ma vie a été une série de souffrances. Ce n'était plus là une direction, mais bien de la contradiction.

LE MOMENT DE LA GRACE.

D'un autre côté, l'éducation qui m'était donnée, ne me convenait à aucun titre, soit que plus tard je dusse être médecin, soit que je devinse missionnaire, et dans l'un et l'autre cas, les trois quarts au moins du travail que l'on m'imposait, ne pouvait m'être d'aucune utilité. Avec dix fois moins de peine, on arriverait à sa position, si les choses étaient organisées comme je dis qu'elles doivent l'être ; mais au point de vue religieux, le seul qui mérite réellement de fixer l'attention, elle a le grave défaut de laisser passer le moment favorable pour agir avec efficacité sur le cœur de l'enfant.

Ainsi mon année de seconde, il eut été beaucoup plus difficile de me tromper, pour deux raisons, d'abord, parce que j'étais alors dans d'excellentes dispositions, ensuite parce que mon père était frappé de cette pensée qu'il allait mourir. Il avait une maladie de foie ; et par une inconséquence qui n'a pas de nom, il disait ceci : si je vis, je veux que tu sois médecin ; si je meurs, je désire que tu sois prêtre. Deux ans après, il me jetait hors de ma voie avec une habileté dont je suis loin de lui savoir gré.

LES DEUX CAMPS.

Il avait préparé les choses de loin en me plaçant dans un collège spécial tenu par les prêtres du diocèse ; mais dont, pendant vingt ans, sauf deux ou trois exceptions, il n'est sorti que des hommes du monde.

Au reste, ce collège avait été fondé, en 1848, dans le but de séparer les jeunes gens de la campagne des fils de famille dont le contact et les

idées empêchaient, dit-on, beaucoup de vocations à l'état ecclésiastique. On l'appelait le collège des nobles.

Sans doute que dans un pays, où la foi est violemment attaquée et où, par conséquent, on respire une atmosphère viciée, parmi des jeunes gens éblouis de leurs richesses et de leurs vains titres, il en était peu capables de recevoir l'impression de la grâce et de comprendre quelque chose aux mystérieux abaisséments du Christ ; mais, sur le nombre, il devait cependant s'en trouver quelques-uns que l'on pouvait mener à Dieu, si on avait su les y conduire.

LES SERMONS D'APPARAT.

Il en résultait pour moi que, placé dans un milieu où la religion était considérée comme chose secondaire, et où les enfants ne parlaient guères que du monde et des plaisirs du monde, n'ayant personne parmi mes camarades avec qui je pusse m'entretenir de mes projets pour l'avenir, je devais perdre ma vocation ou, tout au moins, ne pas savoir comment faire au moment décisif. C'est ce qui est arrivé.

Au reste les professeurs eux-mêmes, assez ignorants pour la plupart de la science des âmes, ne semblaient guères occupés qu'à nous remplir la tête d'abstractions sans s'inquiéter d'autre chose. A part de froides conférences et quelques sermons d'apparat, où l'orgueil de l'homme se faisait beaucoup trop voir, ils ne cherchaient point à nous éclairer et ne nous parlaient jamais de vocation. Aucun d'eux ne comprenait, je crois, qu'il pût y avoir des destinées spéciales, et ne connaissant rien

de la vie religieuse, ils n'avaient garde de nous en montrer les hautes prérogatives.

LA VIE DU COLLÈGE.

D'ailleurs la vie du collège a cet inconvénient qu'elle ne correspond à rien de réel. C'est une vie à part, sans rapport avec le passé, sans liaison avec l'avenir, vie d'abstractions très-propre à tromper les enfants et où il n'est pas tenu compte de la nature de l'homme ni de ses goûts.

On dit quelquefois que le temps des études est le plus beau temps de la vie. En un certain sens, on a raison de le dire ; mais non pas à cause des études considérées en elles-mêmes. Car je ne vois pas trop quel si grand plaisir on peut trouver à faire une version ou un thème, à se caser dans la cervelle une foule de choses inutiles, comme, par exemple des vers latins, à rester claquemuré, en silence, pendant des journées entières sous la surveillance sévère d'un argus inflexible qui observe tous nos mouvements.

Si l'enfant est heureux dans ces conditions-là, bien qu'étant condamné à ne pas avoir une pensée à lui, pas un moment dont il puisse disposer, soumis à un travail pénible qui absorbe tout l'effort de son intelligence, et cela durant dix ans, c'est qu'il y a en lui une telle surabondance de vie, une sensibilité si grande, tant d'insouciance, tant d'illusions qu'il s'attache à des riens et que, faute de jouir d'une certaine liberté, il se nourrit de chimères appelant de tous ses vœux le temps où il sera son maître, et c'est un danger.

Plus tard, sans doute, il regrette ce temps-là ;

mais c'est parce que les soucis ont succédé à l'insouciance, le désenchantement aux illusions, la maladie à la santé, non pas certainement parce qu'il n'a plus ni thèmes, ni versions à faire. En somme c'est une vie de galérien et j'ai déjà prouvé dans mes écrits qu'elle ne signifie pas grand chose.

L'AGE DES ILLUSIONS.

En France, on finit généralement ses études vers l'âge de dix-huit à dix neuf ans. Quand je suis sorti du collège, j'avais un peu plus de dix-sept ans et demi. J'étais naïf comme pas un et je croyais bonnement, ayant passé mon baccalauréat avec succès, que c'était un grand point d'acquis ; mais, en réalité, cet examen n'est qu'un obstacle ; c'est purement et simplement le droit d'oublier ce qu'on enseigne au collège pour apprendre des choses plus utiles. Tout est à recommencer.

Il en résulte que le plus bel âge de la vie s'écoule à la poursuite d'un bonheur éphémère et que, pour arriver aux positions dites libérales, on doit, jusqu'à l'âge de vingt-cinq à vingt-six ans, comprimer au dedans de soi tous les sentiments naturels pour vivre d'une vie toute factice et, plus tard, quand on est arrivé au but de ses désirs, on voit que la réalité n'est pas ce qu'on croyait.

Mais si, d'un autre côté, on examine dans quelles conditions et de quelle manière se font les études professionnelles, alors qu'il faudrait fixer les jeunes gens d'une façon ou d'une autre, on ne peut s'empêcher de dire que l'éducation, dans son ensemble, pour tous ceux qui ne sont pas ou prêtres ou religieux, est la plus grande cause de démoralisation

qui existe. Qu'on ne me dise pas le contraire, je sais ce qui en est, même ici !

UN ACTE DE FAIBLESSE.

Quoi qu'il en soit, mes études finies, je me trouvais placé dans une situation spéciale. Ayant jusque-là vécu dans l'isolement le plus complet, je ne savais rien du monde et de la vie et je voyais les choses tout autrement qu'elles ne sont.

J'aimais beaucoup mon père, et même je l'aimais trop. Aussi étais-je à sa merci. D'ailleurs il avait si bien dressé ses batteries que, pour trente-six raisons, je devais succomber dans la lutte, et d'autant plus que, par une fatalité dont j'ai l'explication aujourd'hui, le seul homme en état de me comprendre trouvait son intérêt à ce que fusse médecin. C'était mon confesseur.

Ne pouvant le voir, je lui écrivis en lui exposant quelles étaient mes répugnances pour la médecine. Il me répondit ceci : étudiez la médecine un an, deux ans, pour plaire à votre père et après nous verrons ! Quel excellent missionnaire vous feriez, disait-il, si vous étiez médecin ! Est-il rien de plus absurde qu'une décision de ce genre imposée à un caractère de ma trempe, assez peu capable de rester dans une situation fautive, à une intelligence qui a besoin de voir clair. C'étaient l'incertitude et l'hésitation établies comme règles de ma vie.

Et savez vous pourquoi il me donnait ce conseil ? parce que, nommé, depuis peu, curé d'une petite paroisse éloignée, sachant que l'argent ne signifiait rien à mes yeux (et c'est encore comme ça), il voulait faire cadeau d'un médecin à ses ouailles. Il

me l'a avoué depuis et ça m'a paru d'une charmante naïveté ! Et voilà comment on dirige les enfants. La bataille était mal engagée !

LA VIE D'ÉTUDIANT.

Et pourtant la médecine, en soi, ne me déplaisait pas. C'est en effet une étude intéressante que d'apprendre comment un homme est bâti et quelles sont les lois qui président à notre existence

Il serait même à désirer, je crois, qu'au lieu de suivre les philosophes dans leurs différents systèmes, travail bien inutile à mon avis, on pût, en quelques pages, réunir tous les préceptes positifs de la médecine (il n'y en a pas beaucoup), et mettre *scientifiquement* les élèves en garde contre certaines choses dont, avec une sotte prudence, on ne leur dit rien. Qu'en résulte-t-il, c'est qu'ils s'instruisent seuls et c'est un mal. La médecine et la théologie constituent la véritable philosophie et je dis que l'une ne va pas sans l'autre.

Au reste il en est de la médecine comme des autres études : c'est une organisation qui laisse beaucoup à désirer. L'élève est trop abandonné à lui-même pour qu'il puisse faire de sérieux progrès. Or, et je l'ai déjà dit, une des conditions d'un bon enseignement, sans laquelle même un enseignement ne saurait exister, condition dont on ne tient pas assez compte dans l'enseignement supérieur, c'est qu'il faut des rapports directs du professeur à l'élève.

L'enseignement du professeur ne doit pas être en dehors des connaissances déjà acquises par l'élève. Il faut, au contraire, qu'il se modifie chaque

jour, d'après une marche irrégulière et suivant les besoins actuels de l'enfant ou du jeune homme, qu'il se prête aux difficultés de celui qui reçoit l'enseignement.

Il n'en est point ainsi. Aussi peut-on dire que la science des medecins est moins le résultat de leurs études que des observations personnelles qu'ils font pendant leur pratique.

LES ÉTUDES MÉDICALES.

Je ne sais trop comment font les autres ; mais, pour moi, quand j'étudie quelque chose, il faut que j'arrive à me rendre compte de tout. Tant que je n'ai pas le dernier mot d'une question, je cherche à la pénétrer.

En soi, cette disposition de l'esprit est une qualité ; c'est elle qui fait les inventeurs ; mais comme elle procède de la logique, quand on est obligé de suivre un cours, elle peut devenir un grave défaut.

Aussi, quoique travaillant beaucoup, je n'étais jamais en mesure de passer mes examens, je le croyais du moins ; et, plutôt que d'éprouver un échec, comme j'étudiais par amour de l'art, et non par nécessité, je préférais attendre. Il en résultait que je mettais deux ans à faire ce que mes camarades faisaient en un an ; mais par contre je savais parfaitement tout ce que j'apprenais,

Ajoutez à cela que, dans une science d'observations où la pratique n'a rien de positif, je n'ai jamais pu me résigner à faire, même une saignée, non par excès de sensibilité, mais crainte de me tromper ; et vous admettez avec moi, que je n'étais pas né pour être medecin et qu'il ne suffisait

pas que mon père le voulût pour que j'en eusse la vocation.

Mais lui, à l'instigation de ma belle-mère, prétendait que j'étais un paresseux ; et soi-disant, pour réparer le temps perdu, il me faisait travailler pendant les vacances. Et pourtant mon père m'aimait, il m'aimait beaucoup, peut être m'aimait-il plus que les autres ; mais, quand on a perdu sa mère, il n'y a plus de justice.

LES BELLES-MÈRES.

Le père, dans la famille, représente l'autorité : c'est la tête ; la mère, au contraire, a pour mission d'adoucir ce que l'autorité du père peut avoir de trop rude : c'est le cœur. Un enfant se développe naturellement entre son père et sa mère ; mais il n'en est point ainsi quand une étrangère vient s'asseoir au foyer de la famille entre le père et l'enfant. Dans ce cas, la moindre peccadille est imputée à crime ; et, sous l'action dissolvante d'une jalousie qui ne pardonne rien, les qualités deviennent des défauts.

Les femmes, même les meilleures, arrivent à n'avoir qu'un but qu'elles poursuivent avec une persistance incroyable : éloigner le père de l'enfant. C'est ce qui fait que les belles-mères ont reçu le nom odieux de marâtres qu'elles méritent généralement, bien qu'au fond, elles ne soient pas plus mauvaises que d'autres.

Ainsi ma belle-mère n'est pas sans avoir des qualités ; et d'ailleurs elle a pour excuse, chose à peine croyable, qu'elle ignorait mon existence, quand elle s'est mariée ; mais il n'en est pas moins

vrai que son action sur ma vie a été funeste, d'autant plus funeste que, mes idées ne concordant pas avec les vues de mon père, elle avait là une mine inépuisable de discussions irritantes dont elle a su profiter largement. Aussi ma situation était devenue tellement intolérable que, moins par ennui de la médecine que pour trouver la paix, j'attendais avec impatience d'avoir vingt-et un ans pour suivre mes goûts en toute liberté.

On me poussait à bout, et d'ailleurs, mécontent de moi-même, je sentais bien que je n'étais pas à ma place et qu'il me manquait quelque chose, quand, en 1867, à la nouvelle que les Garibaldiens avaient attaqué les États de l'Église, je partis pour Rome avec la secrète pensée que mourir pour le pape ou mourir en Chine c'était la même chose.

LES ZOUAVES DU PAPE.

J'arrivai en Italie le jour même de la bataille de Mentana ; et dès le lendemain, en ayant soin de payer les frais d'habillements, on le pouvait alors, j'étais incorporé pour six mois dans le troisième bataillon des zouaves. J'avais pour voisins de lit, à la caserne, le neveu de Lamartine et le beau-frère d'Eugène Veuillot. D'ailleurs les plus grands noms de France et les fils des meilleures familles s'étaient donné rendez-vous dans la ville éternelle. Nous ne rêvions tous que plaies et bosses ; mais, sauf quelques bombes qu'on nous lançait de temps à autre, et une tentative pour nous faire sauter à Sora, nous n'eûmes pas à tirer un coup de fusil en dehors de l'exercice à feu et je vous avoue que je n'étais pas venu pour ça.

Au printemps, j'étais de retour en France, et je me rendais à la trappe d'Aiguebelle. Cette trappe est située dans la plus affreuse solitude qu'il soit possible d'imaginer, au milieu d'un pays aride et presque désert, à trois cents lieues de la Bretagne. J'en aurais toujours ignoré l'existence si ma belle-mère, étant en pension à l'Adoration de Rennes, n'avait obtenu en prix la vie du père Marie-Ephrem, religieux mort en odeur de sainteté à Aiguebelle, il y a environ trente-cinq ans.

Or ce qui m'avait frappé dans ce livre c'est que, d'après une révélation faite à saint Bernard, la certitude du salut est assurée à tous les trappistes. Or je me disais en moi-même : j'entrerai à la trappe, j'y resterai, et je me sauverai. Comprenez-vous le danger qu'il y a dans ce raisonnement ?

LA TRAPPE.

La trappe est l'application littérale de la règle de Saint Benoît. C'est un véritable royaume avec un code de lois le plus parfait qui existe. Les trappistes n'ont besoin de personne : ils se suffisent à eux-mêmes.

A la trappe, vous trouvez tous les corps de métiers et chacun peut y exercer son industrie. Ainsi le père Médecin m'avait déjà désigné pour son successeur. En conséquence de quoi, il avait demandé qu'on me donnât pour patron l'archange Raphaël. C'est lui, paraît-il, qui protège les médecins et les malades aussi, je pense.

Me voilà donc enrégimenté. Vrai ! je ne me reconnaissais plus : une chemise en laine, un pantalon en laine, une robe en laine, un gilet en laine,

un manteau en laine avec un capuchon en laine, tout en laine et en laine blanche. C'est chaud, surtout en été, mais, par exemple, c'est très-commode d'autant plus qu'on dort tout habillé.

Ordinairement on se lève à deux heures, souvent à une heure, quelquefois à minuit ; on ne mange qu'une fois et à deux heures de l'après-midi, du moins en hiver, et, en carême, c'est à quatre heures du soir ; on travaille dans les champs pendant cinq heures, et le reste du temps se passe, pour les religieux de chœur, à chanter et à lire ; on se couche à sept heures. Au reste rien n'est laissé à l'arbitraire. Tout est prévu, tout, absolument tout.

Il en résulte, le silence aidant, que, peu à peu, on arrive naturellement, et sans effort, au recueillement le plus profond ; mais, précisément alors, commence pour certaines natures un travail intérieur qui doit être surveillé avec soin. Car il y a en spiritualité des voies dangereuses, et j'étais trop logique avec moi-même pour ne pas prendre une de ces voies.

Mais d'abord tout alla bien. J'étais enchanté de mon sort et je ne comprenais pas qu'on pût ne pas se faire trappiste. Ayant vécu jusque là de contradictions perpétuelles, fatigué d'études sans cesse renaissantes, désabusé du monde où l'ambition, l'égoïsme et l'orgueil se disputent à l'envie le cœur de l'homme, j'appréciais les avantages de la vie religieuse et le bonheur des paisibles habitants du cloître.

A la trappe, on voit les choses de haut ; on voit les choses comme il faut les voir, *à la lumière de Dieu*. Car, enfin, que reste-t-il de la vie ? E le

passe rapide comme l'éclair, ne donnant pas ce qu'elle promet. Le trappiste le sait. Sans cesse en face de lui-même, avec la pensée de la mort qui là est naturelle et n'a rien de pénible, il acquiert dans l'ordre du salut une puissance de vision extraordinaire. Ne le plaignez pas, il a choisi la meilleure part; et moi qui les connais pour avoir vécu avec eux, je vous le dis à tous, qui que vous soyez : *les rois du siècle futur sont dans les monastères*; c'est là que sont les saints; ceux qui défendent et protègent les nations. C'est Moïse, en priant sur la montagne, qui remporte la victoire, et non pas Aaron en combattant dans la plaine.

LE COMBAT SPIRITUEL.

La sainteté n'est pas, comme on le croit en général, dans les choses extérieures et visibles : elle est dans les principes qui font agir, la fin qu'on se propose et les moyens qu'on emploie pour arriver à cette fin. Dans l'ordre spirituel, nous faisons peu de progrès par nous-mêmes; et suivant l'expression profonde de Ste. Thérèse, il faut se borner à arracher les mauvaises herbes du jardin mystique et laisser le divin jardinier planter ce qu'il veut, quand il le veut et comme il le veut. Aussi le secret d'une bonne direction consiste, pour un prêtre, à suivre la grâce et non pas à la devancer. Il faut savoir ce que Dieu exige d'une âme pour s'y conformer, et un directeur doit se borner purement et simplement à distinguer ce qui vient du bon esprit et ce qui vient du mauvais. Il n'a pas d'autre chose à faire et ce n'est pas toujours facile.

D'un autre côté, en spiritualité, il est dangereux

de marcher seul. Car l'essence de la vie intérieure c'est l'obéissance. Je vous avouerai, en toute franchise, que, même à la trappe, je n'y entendais rien ; et il a fallu de terribles épreuves pour m'éclairer. Pour moi, faire pénitence, c'était ne pas manger, dormir peu, travailler beaucoup, se donner la discipline, en un mot se priver de tout et sur tout. Je n'estimais une chose que par les efforts qu'elle me coûtait, et toute la perfection consistait, pour moi, dans l'austérité. Au reste je ne savais pas qu'il fallût une direction : je suivais la pente de ma nature, et le diable poussait à la roue tant et si bien que, ma santé ayant fini par s'altérer sérieusement, je rendis impossible pour moi une vie que j'aimais : je l'aime encore.

Me voilà donc revenu dans le monde, *mais avec des scrupules*. Oh ! j'étais scrupuleux, on n'a pas idée de ça ! Dans ce temps-là, j'allais à confesse bien plus souvent qu'à mon tour ; et c'est alors par l'entremise d'un jeune homme à qui j'avais autrefois rendu un grand service, qu'au moment voulu, j'ai fait tout drôlement la rencontre d'un saint prêtre qui, depuis quelque temps, songeait à entreprendre une œuvre utile : il voulait organiser une maison pour les étudiants et pour tous ceux qui, appartenant aux classes supérieures de la société, se trouvent, pour une raison ou pour une autre, isolés dans la vie ; mais il manquait d'argent et j'en avais.

LA CARTERIE.

La connaissance faite, il vit bien qu'il pouvait compter sur moi, et il acheta pour cent mille francs

une de ces demeures seigneuriales où le grandiose et le confortable sont réunis. On n'en fait plus comme ça. Cette espèce palais était situé dans un quartier nouvellement ouvert, et l'opération promettait d'être bonne pour le cas où l'œuvre ne réussirait pas. Car il avait tout prévu. C'est là que j'ai commencé mon système ; mais ce n'était pas la trappe. Oh ! non ! c'était plutôt la tour de Babel. On y trouvait de tout, des prêtres, des rentiers, des étudiants, des enfants et jusqu'à des religieuses. J'y ai diné, un jour, avec Mgr. de Charbonnel, ancien évêque de Toronto. L'œuvre n'a pas réussi, un peu manque d'organisation, mais aussi, et surtout, pour une raison que St. Cyprien, un des pères de l'Eglise latine, indique dans son livre intitulé : *de l'envie et de la jalousie*. Suivant lui, c'est elle, c'est cette maladie intérieure qui mine tous les éléments de bien en paralysant l'influence de tous ceux qui pourraient agir.

Quand j'ai vu que l'œuvre était condamnée à mourir, que las des critiques, le prêtre qui l'avait entreprise et qui occupait un rang élevé dans la hiérarchie ecclésiastique, ne cherchait plus qu'à tirer son épingle du jeu, je me suis dit en moi-même : je n'ai plus rien à faire là, allons-nous-en, et, en présence des éventualités menaçantes qui se préparaient, (car en France rien n'est stable), ayant eu d'ailleurs, en 1870, l'expérience des fatigues et des souffrances sans nombre que l'on éprouve en temps de guerre, je pris dès lors le parti de m'expatrier. L'opération m'avait coûté dix mille francs.

En somme c'est l'intérêt et l'intérêt seul qui dirige les hommes ; et le clergé lui-même n'est pas

exempt de ce mal ; et s'il y a quelque chose en moi qui puisse expliquer le miracle que Dieu a fait en ma faveur, c'est peut-être parceque j'ai toujours dédaigné l'argent.

LA NATURE DE L'HOMME.

Est-ce à dire que je sois bon. Oh ! non ! je le sais ; mais j'avais la foi et la bonne volonté, et que demandez-vous de plus à un enfant pour en faire un saint ? Croyez-vous par hasard que l'homme soit naturellement vertueux ? Non ! il est naturellement mauvais ; et quand il s'éloigne de Dieu, il n'est pas une faute dont il ne soit capable. Il y a dans l'homme, depuis la chute d'Adam, une double nature ; et l'histoire de l'antiquité payenne est là pour nous montrer ce que deviennent les nations quand elles sont abandonnées à elles-mêmes.

A la trappe, je n'admettais pas comme possible que je pusse jamais sortir de la voie ; et cependant les scrupules m'ont ramené violemment en arrière, et aujourd'hui je sais que la force est en dehors de nous ; et pour me sauver, il fallait que je l'apprisse. Car le salut est dans l'espérance, non pas dans l'espérance naturelle, mais dans l'espérance surnaturelle ; et ce qui fait la différence de la religion catholique d'avec la religion protestante, c'est que le protestant croit avoir confiance en Dieu, tandis qu'il n'a confiance qu'en lui-même : *il n'a pas de point d'appui.*

Au reste quand on pénètre dans les mystères de la grâce, on voit que la plupart des catholiques, dans la manière dont ils se servent des sacrements, sont de véritables protestants. Car leur principe

est le même, et c'est en ce sens que Ste. Thérèse a pu dire qu'elle avait été pendant vingt ans sur le chemin de l'enfer.

UN MIRACLE.

(Tout cela peut être prouvé.)

Vous connaissez le reste et je conclus. Car il y a des moments décisifs où l'on doit agir d'après ses inspirations et sans consulter personne, quand l'action de la Providence est tellement claire qu'il suffit de la dévoiler pour déconcerter tous les ennemis du bien.

Qu'un étranger, un inconnu, arrive soudainement dans un pays comme le Canada; qu'immédiatement il prenne position; que les hommes les plus considérables de ce pays, dans le clergé, la presse et la politique le soutiennent et combattent pour lui; que, malgré l'opposition directe des uns, la malveillance des autres, il puisse seul, attaquant un ordre de choses qui date de plusieurs siècles, forcer un peuple entier à reconnaître la nécessité d'une réforme dans l'enseignement; voilà déjà un fait peu ordinaire; mais il y a plus, il est providentiel, et je mets qui que ce soit au défi de pouvoir le nier. Et en effet je reviens avec l'espérance de faire quelque chose qui me rappelle Aiguebelle. Dans l'espace de trois ans, je dépense une valeur de plus de trente mille francs sans arriver à mon but. Découragé, épuisé, prêt à céder, je demande à Dieu une preuve que je serai soutenu au moins par lui. Je fais dire quatre cents messes dans cette intention; et à un mois de distance, dans un pays perdu, où le hasard paraît nous réunir de deux

points éloignés, je rencontre à cent lieues de Québec, sans le chercher et sans qu'il me cherchât, un religieux dont les parents habitaient le monastère même d'Aiguebelle avant que les trappistes ne l'eussent réoccupé; un religieux à qui on propose d'être évêque et qui reconnaît que l'éducation modifiée comme je dis qu'elle doit l'être, c'est le remède à tous les malheurs de notre temps, et qu'elle convient d'une manière toute particulière au Canada. Si ce n'est pas un miracle, qu'est-ce donc qu'un miracle?

Mais il y a beaucoup d'autres coïncidences et l'affaire des *tanneries* qui n'a rien changé à la position respective des deux partis dans le Bas-Canada, est un *coup de Providence* dont je connais l'objet. Aussi je répète ce que j'ai déjà dit : *Dieu veut le révérend père Arnould, de Notre-Dame de Bethsiamits, à la tête du vicariat apostolique qui doit être bientôt créé au nord de la province de Québec.* En voici une preuve positive. Avez-vous la preuve du contraire?

CONCLUSION.

Le mal vient toujours de quelqu'erreur, et on est cause du mal quand on empêche le bien. Ce n'est pas notre volonté qui fait la loi, c'est la volonté de Dieu, et dans le cas présent je dis qu'elle est manifeste.—*Si Deus mecum, quis contra me?*

P. JÉROY.

BNQ



C 000 145 137

145137